HAL
open science

Rome, 155 av. J.-C. : l'ambassade de Carnéade

Jean-François Géraud

▶ To cite this version:

Jean-François Géraud. Rome, 155 av. J.-C. : l'ambassade de Carnéade. Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2016-2017, Université de La Réunion, Apr 2016, Saint Denis, La Réunion. pp.213-234. hal-01894018

HAL Id: hal-01894018
https://hal.univ-reunion.fr/hal-01894018

Submitted on 12 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

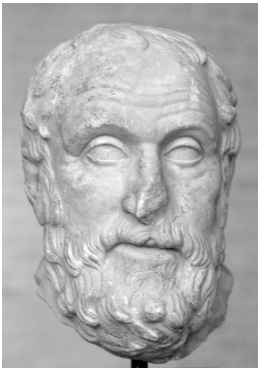
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rome, 155 av. J.-C. : l'ambassade de Carnéade

JEAN-FRANÇOIS GÉRAUD
MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE CONTEMPORAINE
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
CRESOI – OIES

A mon frère Marc, psychanalyste à la « parole pleine »[1]

Le philosophe Carnéade mourut à 90 ans (Ill. 1), selon Diogène Laërce. Atteint de phtisie et apprenant que le sage Antipatros de Cyrène, pour se délivrer du même mal, avait avalé du poison, il dit à ses élèves : « Donnez-moi donc ainsi que je boive »[2] : gardons en mémoire cette anecdote.



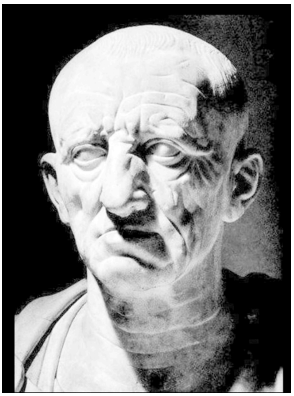
Ill. 1 – Carnéade, copie romaine

[1] Pour Lacan, « la parole ne peut être tout à fait vide : "Même quand il ne communique rien, le discours affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spécule sur la foi dans le témoignage" ("Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", 1956, p. 97). Entre parole vide et parole pleine, les relations ne sont pas d'exclusion, mais de complémentarité : "À mesure que le langage devient plus général, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage" (*Ibid.*, p. 143). Sur un fond de langage commun, plus ou moins vide, la parole pleine, elle, est symbolique. C'est ce symbole qui subjectivise le locuteur et le fait reconnaître du bon entendeur ». Jean-François Solal, « La parole c'est la cure », *Revue française de psychanalyse*, 2007/5 (Vol. 71), 520 p., p. 179-187.

[2] Diogène Laërce, « Carnéade », *Vies et doctrines des philosophes de l'antiquité*, Livre IV, ch. IX, 64. Paris : Charpentier, 1847.

Carnéade, né à Cyrène en -219, est mort à Athènes en -128. Ce philosophe – amazigh comme le définissent certains[3] – fut le disciple du stoïcien Diogène de Babylone qui lui apprit la dialectique, et de l'académicien Hégésine de Pergame, à qui il succéda à la tête de la Nouvelle académie en -186[4]. Cette Nouvelle Académie atténue la position d'Arcésilas, qui affirmait que la vérité n'existe pas et que le sage devait suspendre en tout son jugement (έποχη) ; car elle soutient que l'homme qui ne peut connaître la vérité a recours au probable (piθanon)[5].

L'événement le plus notable d'une carrière éminente est sa participation à l'ambassade athénienne dite « des philosophes » de -155 à Rome. En deux jours, parlant pour, puis contre la justice, il provoque selon Plutarque un séisme dans l'intelligentsia romaine, singulièrement la jeunesse, à la grande colère de Caton[6], qui l'aurait fait expulser (Ill. 2).



Ill. 2 – Buste de patricien réalisé vers 80/70 av. J.-C., présumé de Caton l'Ancien

---

3 Hassan Banhakeia, Université de Nador, « Carnéade, critique des certitudes », juin 2010, http://tawiza.x10.mx/Tawiza158/banhakeia.htm.

4 « On distingue trois Académies : la première (*vetus*, l'ancienne) reproduit l'état dernier de la méditation platonicienne. La deuxième (*media*, la moyenne) soutient avec Arcésilas que l'on ne peut rien connaître. La troisième (*nova*, la nouvelle), avec Carnéade, réduit au probable la norme de la connaissance et de l'action », Jean-Paul Dumont, « Académie antique », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 mai 2017. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/academie-antique/.

5 Nous n'étudierons pas le scepticisme de Carnéade. Les curieux consulteront, parmi d'autres ouvrages, Victor Brochard, *Les Sceptiques grecs*. Paris : Imp. Nationale, 1887, Livre II, § 3. Anthony A. Long et David N. Sedley, *Les philosophes hellénistiques* (1986), trad. F. Paris : Garnier-Flammarion, 1997, t. III : *Les Académiciens, la renaissance du pyrrhonisme*. Carlos Lévy, *Les philosophies hellénistiques*. Paris : LGF-Livre de poche, coll. « Références », 1997.

6 Plutarque, « Caton », *Vies parallèles*, XXII, 1 sq. Paris : Gallimard, coll. Quarto (trad. A.-M. Ozanam), 2001, p. 660 sq.

Cette capacité à argumenter sur une chose et son contraire, qui stupéfia les Romains, devait avoir par la suite un écho scandaleux dans un Occident informé par la pensée dogmatique judéo-chrétienne, car elle mettait en évidence la dépravation d'une parole antique dotée d'ordinaire des prestiges de l'autorité[7].

L'événement dévoile ainsi, à travers l'enjeu de l'acculturation de la civilisation romaine à la pensée grecque, celui, plus général, du rapport à la vérité de la parole, singulièrement la parole politique, question pour nous d'une acuité singulière.

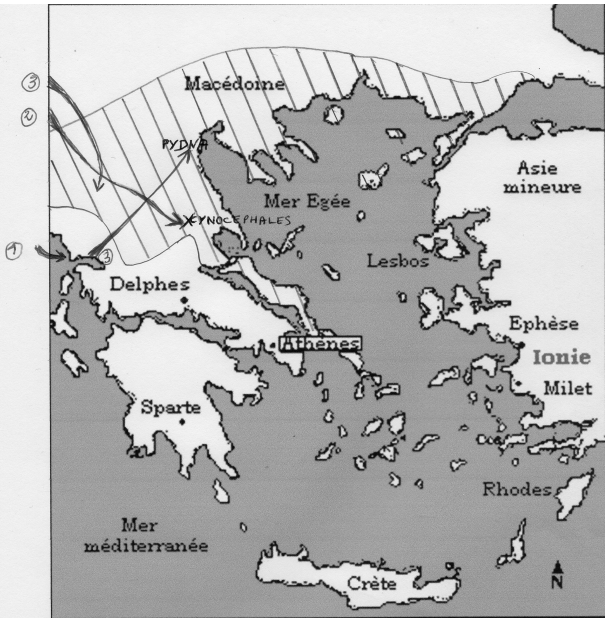
Pourquoi cette fameuse ambassade ? Comme toutes les cités de Grèce, Athènes a été ruinée par les trois guerres de Rome contre la Macédoine (Ill. 3) de -215 à -148, qui se terminent par la réduction de la Macédoine en province romaine. Incapable de payer ses dettes, Athènes se jette sur son alliée, la cité d'Oropos[8], et la pille de fond en comble[9] (Ill. 4).

---

7 A la fin du XIXe siècle, le philosophe Victor Brochard, spécialisé dans l'étude de la philosophie antique, héritier d'une tradition portée par des *humanités* alors bien vivantes, formule cette appréciation : « Carnéade n'a pas bonne réputation. L'histoire l'a fort maltraité. La plupart des historiens modernes le regardent comme un sophiste sans conviction et sans vergogne, pareil à ceux dont Platon nous a laissé le portrait peu flatté […] L'origine de toutes les accusations contre Carnéade est sa fameuse ambassade à Rome où, en deux jours, il parla tour à tour pour et contre la justice. N'était-ce pas donner une publique leçon d'immoralité, et pourra-t-on juger assez sévèrement l'audacieux qui s'est joué ainsi des sentiments et des idées les plus respectables ? Aussi flétrir Carnéade est devenu un lieu commun ; et peu s'en faut qu'on n'ait déclaré que l'apparition de la philosophie à Rome a marqué le commencement de la corruption romaine » (*Les sceptiques grecs*, *op. cit.*, p. 163, https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Sceptiques_grecs).

8 Fondée par des Ioniens d'Erétrie ou d'Eubée, la cité, à la frontière de la Béotie et de l'Attique, est généralement considérée comme faisant partie de la Béotie.

9 Pausanias écrit : « Le peuple d'Athènes […] agissant plus par *nécessité* que de bon gré, met à sac Oropos, une cité qui lui était sujette », *Description de la Grèce*, VII (Achaïe), XI. Cette explication, en partie erronée, est cependant peu crédible, il faut y voir plutôt une renaissance de la volonté de puissance – aussi de l'arrogance – d'Athènes.



Ill. 3 – Les trois guerres de Macédoine

Ill. 4 – Athènes et Oropos

Cette cité, qui abritait le tombeau d'Amphiaraos[10] où dès -329 les Athéniens célébraient tous les cinq ans un festival athlétique (Ill. 5), était indépendante depuis -171, après avoir été membre de la confédération béotienne à partir de -288, et avant cela, territoire athénien du IVe au IIIe siècle.

Ill. 5 – Ruines de l'Amphiaréion d'Oropos

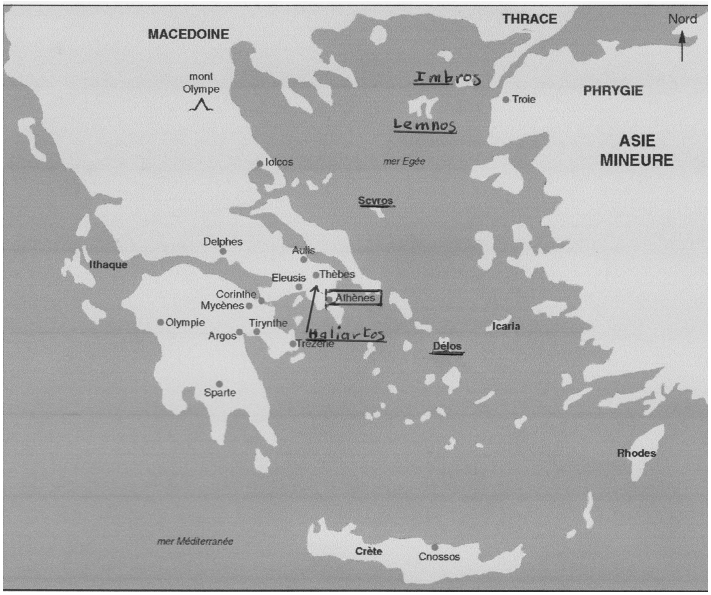
Les Oropiens sollicitent alors l'arbitrage du Sénat romain. « Et comme il était rapporté par la *doxa* qu'ils avaient subi un sort contraire à la justice », écrit Pausanias[11], l'Assemblée confie une mission de médiation à Sicyone, cité membre de la Confédération achéenne. Mais la délégation athénienne néglige de se présenter à la conciliation. Les Grecs ne sont alors pas très sûrs du niveau d'intérêt que les Romains leur portent : Erich Gruen[12] a donné du reste des exemples de la réticence du Sénat à jouer un rôle actif dans les disputes entre les cités grecques, qui ont pu penser que Rome ne se comportait pas comme un pouvoir hégémonique traditionnel. Il semble, d'après Polybe, qu'il y ait eu en cette occasion une sorte de volonté de tester les réactions des Romains, et que les Athéniens aient estimé qu'ils pouvaient impunément piller Oropos et négliger le procès dont Rome avait désigné l'arbitre, alors qu'au même moment,

10 Amphiaraos est un héros et devin argien, l'un des chefs, malgré lui, de la guerre des Sept contre Thèbes.

11 Pausanias, *Description de la Grèce*, VII (Achaïe), XI, *op. cit.*

12 Erich S. Gruen, *Studies in Greek culture and Roman Policy*. Berkeley: University of California Press, 1996 (Brill, 1990), 209 p.

leur victime et d'autres cités attendaient de Rome qu'elle intervienne pour maintenir l'ordre. Polybe affirme[13] qu'Athènes était pleine d'illusions[14] quant au rétablissement de son empire : le Sénat ne venait-il pas de récompenser sa fidélité pendant les guerres de Macédoine en lui restituant d'importants territoires : les îles d'Imbros, Lemnos, Scyros qui contrôlent la route du blé au nord ; Délos, qui fut le centre sacré de l'empire ; et la cité béotienne d'Haliartos[15], protégeant Athènes au Nord-Est (Ill. 6) ?



Ill. 6 – Territoires restitués à Athènes par Rome

13 Polybe, *Histoires*, XXX, 19 : « Quelle choquante inconséquence, en effet, dans la conduite de ce peuple, que de faire de son empire une patrie commune à tous, et de renverser, par ailleurs, les villes d'autrui ! ». Paris : Charpentier, 1847, trad. F. Bouchot.

14 Polybe est lui-même obsédé par la confusion possible entre la représentation issue d'un objet vrai et l'illusion, c'est là un aspect de la philosophie de Carnéade, Marie-Rose Guelfucci, « L'image du pouvoir et le point de vue de l'autre dans les Histoires de Polybe. Enjeux politiques et culturels », *Dialogues d'histoire ancienne*. Supplément n°9, 2013. « Le point de vue de l'autre. Relations culturelles et diplomatie ». 1re rencontre SoPHiA (23-24 mars 2012, Mulhouse), p. 151-172 ; http://www.persee.fr/doc/dha_2108-1433_2013_sup_9_1_3660.

15 Il s'agissait peut-être de « cadeaux empoisonnés » : « Mais en prenant Lemnos et Délos, ils prirent, comme dit le proverbe, le loup par les oreilles. Bientôt en querelle avec les habitants de Délos, ils eurent mille ennuis à le dévorer, et retirèrent de la possession d'Haliartos plus de honte que de profit », Polybe, *op. cit.*, XXX, 18.

Or Sicyone condamne les Athéniens à une amende énorme, 500 talents. Athènes décide d'envoyer à son tour une ambassade pour faire appel au Sénat de cette accablante décision ; elle la confie à trois philosophes étrangers résidant dans la cité. Pourquoi des philosophes ? Dans l'Antiquité, le philosophe se définit sans doute par des qualités individuelles : maîtrise de soi, liberté de parole, indépendance[16]. Mais son habileté à parler, sa maîtrise des finesses de la dialectique, les libertés de langage occasionnelles qu'il sait s'octroyer, protégé par sa réputation de sagesse, peuvent servir la *polis*, car ce sage volontiers solitaire souvent voyage : il peut dès lors jouer le rôle d'ambassadeur, et tirer sa cité d'embûches politiques. Du reste, les philosophes ont été liés à la vie politique du monde grec dès le VIIe siècle : les présocratiques (Thalès, Parménide, Pythagore), puis Prodicos de Céos et Gorgias (comme ambassadeurs), Socrate[17] lui-même, Platon, Archytas de Tarente, Posidonios ambassadeur des Rhodiens en -86, Philon d'Alexandrie sous Caligula, la liste est longue.

En choisissant les chefs des trois écoles les plus célèbres – le stoïcien Diogène de Séleucie du Tigre, dit le Babylonien, le péripatéticien Critolaos de Phasélis et l'académicien Carnéade de Cyrène – Athènes indique qu'elle n'interprète pas la récente expulsion des philosophes de Rome[18] en -161 comme une marque d'hostilité de la part des Romains[19], mais estime au contraire que les autorités de l'*Urbs* priseraient d'être traitées comme les monarques hellénistiques qui honoraient ses penseurs.

---

16 Evangeline Zephyr Lyons, *Hellenic Philosophers as Ambassadors to the Roman Empire: performance, parrhesia, and power*, dissertation for the degree of Doctor of Philosophy (Classical Studies), University of Michigan, 2011.

17 Certes selon Platon, Socrate refusait de s'impliquer dans le fonctionnement de la cité athénienne, mais il se présentait pourtant lui-même comme un « taon ». Il eut en réalité plus d'influence que ce qu'en dit son disciple, très pessimiste quant à l'efficacité du philosophe vis-à-vis des pratiques politiques réelles…

18 « Les Grecs furent présents comme otages, ambassadeurs, précepteurs. Le Sénat leur interdit d'enseigner en public, c'est pourquoi on les rencontre dans les demeures des riches Romains, qu'ils accompagnent aussi dans leurs voyages », Miriam Griffin, « *Philosophy, Politics and Politicians at Rome* », Miriam Griffin and Jonathan Barnes, *Philosophia Togata. Essays on Philosophy and Roman Society*. Oxford: Clarendon Press, 1989, 302 p., p. 1-37.

19 « Les philosophes grecs ne peuvent alors se faire reconnaître qu'à condition de bénéficier de l'hospitalité et de la protection d'aristocrates ; si bien que l'expulsion de 161 n'a sans doute touché que des philosophes de peu de notoriété, et il est peu probable que cette expulsion ait été connue à Athènes », J.-L. Ferrary, « Les philosophes grecs à Rome », Anna Maria Ioppolo et David N. Sedley, *Pyrrhonists, Patricians, Platonizers. Hellenistic Philosophy in the Period 155-86 BC*, *Tenth Symposium Hellenisticum*. Roma: C.N.R., *Istituto per il Lessico Intelletuale Europeo e Storia delle Idee*, Bibliopolis, coll. Elenchos, 2007, 430 p., p. 17-46.

Diogène[20] a près de 80 ans ; même s'il est présent dans les papyrus de la villa de Pison à Herculanum[21], très peu de son œuvre a survécu. Enseignant estimé, il a peut-être été choisi pour promouvoir un stoïcisme modéré à Rome. Critolaos[22], également très âgé, dont l'œuvre aussi est mal connue, scholarque respecté d'un Lycée en déclin, est un orateur spirituel, capable de mêler les bons mots à l'érudition. Toutefois, les raisons de la présence de ces deux « seconds rôles » sont sans doute à chercher dans les rapports de compétition entre les écoles philosophiques[23] qui déjà concourent à la prospérité d'Athènes, par les riches étudiants qu'elles attirent, et dont il faut tenir compte.

Mais ces deux savants sont éclipsés par le scholarque de la Nouvelle académie, Carnéade, qui jouit d'une immense notoriété. Celle-ci repose sur un grand savoir, mais plus encore sur une éloquence flamboyante, construite et éprouvée en de nombreux débats avec des rivaux : c'est à l'époque l'occupation principale des philosophes, qui ne vivent pas reclus à proférer des logogriphes ni à pinailler dans l'entre soi bréhaigne de séminaires étriqués…

Bien que l'ambassade soit venue en demanderesse, sa réception n'en est pas moins orchestrée par la partie philhellène de l'élite romaine qui est sensible au choix d'Athènes d'envoyer en ambassade ses philosophes les plus célèbres[24]. Le contexte est alors peu favorable aux manifestations de la philosophie grecque à Rome ; pourtant, de manière paradoxale, c'est le Sénat lui-même, en faisant par orgueil lanterner les ambassadeurs, qui va offrir l'occasion à l'art oratoire grec de s'exprimer. Pressés de parler en public, les philosophes désoccupés acceptent de tenir chacun de leur côté des conférences[25] qui attirent un auditoire bientôt

---

20 Ce stoïcien (-240 -150) partage pour l'essentiel les positions de son maître Chrysippe, *Dictionnaire des philosophes de l'Antiquité*. Paris : CNRS, t. II, p. 807-808.

21 Jean-François Géraud, « Si tu possèdes une bibliothèque et un jardin, tu as tout ce qu'il te faut », *Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2014-2015*, *Travaux et Documents* n°48, dir. C. Couëlle, J.-F. Géraud, M. Kissel, Université de La Réunion, 2015, 296 p., p. 41-66.

22 Critolaos de Phasélis (-200 -118), péripatéticien disciple d'Ariston de Céos, est le 5e scholarque du Lycée, J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme*. Paris : coll. BEFAR, 1988, p. 351-363.

23 Sur cette concurrence, voir Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, chap. 7, « Les écoles hellénistiques ». Paris : Gallimard, coll. Folio Essais, 1995, 455 p. ; Dinah Ribard, *Raconter, Vivre, Penser, histoires de philosophes 1650-1766*. Paris : Vrin, éd. de l'EHESS, coll. Contextes, 2003, 464 p., p. 58 sq.

24 J.-L. Ferrary, « Les philosophes grecs à Rome », art. cité ; Erich S. Gruen, *Studies in Greek culture and Roman Policy*, *op. cit.*

25 Font-elles partie de cette minutieuse préparation de lobbying qui accompagne les ambassades, évoquée par Jean-Louis Ferrary, « Les ambassadeurs grecs au Sénat romain », *L'Audience. Rituels et cadres spatiaux dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*. Paris : Editions Picard, « Textes, images et monuments de l'Antiquité au Haut Moyen

pléthorique[26]. L'élite romaine s'émerveille de leurs déclamations : si la manière de Critolaos est élégante et fine (*scita et teretia*), et celle de Diogène simple et sévère (*modesta et sobria*), l'art de Carnéade pulvérise les cadres traditionnels. Son éloquence est fougueuse et entraînante (*violenta et rapida*)[27] : « Il asservissait son auditoire – écrit avec horreur son adversaire Numénios[28], qui préfère souligner l'audace des effets plutôt que la pertinence des arguments – au milieu d'une dispute subtile, tout à coup, il se réveillait impétueux comme un fleuve rapide coulant à pleins bords, il tombait avec force sur ses auditeurs, il les entraînait avec fracas […] Il battait en retraite comme les animaux qu'on attaque, qui ensuite reviennent avec plus de furie se précipiter sur les épieux ; il n'avait fait une concession que pour reprendre son élan […] C'était un voleur qui s'introduisait à la dérobée et puis se montrait comme franc voleur, dépouillant par ruse ou par violence ceux-mêmes qui étaient mieux préparés à lui tenir tête »[29]. « Il arrivait toujours, complète Cicéron, à soutenir n'importe quelle opinion victorieusement ou à la renverser de fond en comble »[30].

Comme l'ambassade est enfin reçue par le Sénat[31], Carnéade provoque l'impression la plus durable lorsque, avec une habileté rhétorique inattendue[32], il disserte un jour pour la justice, et le lendemain contre elle : l'auditeur ne sait plus où se trouve la vérité. Il faut savoir néanmoins que ce fameux discours antinomique qui a tant abasourdi les Romains n'est pas une audace rhétorique de l'Académicien, mais qu'il est en fait la combinaison de deux méthodes bien rôdées : celle d'Arcésilas et Carnéade, présentée comme une réfutation systématique de toute proposition avancée par l'interlocuteur (*contra omnia dicere*) ; celle d'Aristote, *in utramque partem dicere*, permettant de développer de manière contradictoire tous les arguments possibles sur une question et laissant gagner le

---

Âge », 2007, p. 113-122, http://www.cairn.info/l-audience-rituels-et-cadres-spatiaux--9782708407961-page-113.htm DOI : 10.3917/pica.caill.2007.01.0113.

26 Il est vrai que quelques années plus tôt (-168), les conférences du grammairien Cratès de Mallos, retenu à Rome parce qu'il s'était cassé la jambe, avaient déjà connu un grand succès. Il y a un fort appétit d'une partie de l'élite romaine pour la philosophie – la culture – grecque.

27 Polybe, suivi par Philus Rutilius Rufus (-154-*ca* -78) et Aulu-Gelle (130-180 ap. J.-C.).

28 Numenius d'Apamée ou Numenios, philosophe néopythagoricien ou précurseur du néoplatonisme, vivant au IIe s ap. J.-C. On le classe aussi parmi les médio-platoniciens.

29 Eusèbe de Césarée, *Præparatio evangelica*, IV, 8, *passim*.

30 Cicéron, *De oratore*, II, 28, 161.

31 Jean-Louis Ferrary précise « qu'il n'y a aucune spécificité concernant l'audience des ambassadeurs grecs », « Les ambassadeurs grecs au Sénat romain », art. cité.

32 Il y a un débat entre historiens pour savoir si ces discours ont été prononcés à l'occasion des conférences, ou au contraire devant le Sénat, hypothèse que nous retenons.

raisonnement le plus probable[33]. La stratégie ne revient pas à se contredire, mais à peser le pour et le contre, et à semer le doute dans l'opinion de l'adversaire. Le probabilisme cher à la Nouvelle académie sert à démontrer que la connaissance est cachée de l'homme, sans qu'il sombre pour autant entièrement dans l'ignorance[34]. Le discours est donc aussi un manifeste philosophique.

On comprend qu'en « ces fêtes de l'intelligence, alors si nouvelles à Rome »[35], une telle rhétorique, originale à la fois par la nouveauté de son architecture comme par ses insinuantes et subtiles précautions oratoires, ses lumineuses expositions, la musique de ses périodes et un pathétique que les Grecs n'ont pas dû ménager, ait bousculé la fruste éloquence sénatoriale qui allait droit au fait en une logique sans jonglerie, et qu'elle ait laissé « un impérissable souvenir, tant par le talent de l'orateur que par la singularité inquiétante de la discussion »[36] ! Plutarque écrit que les « jeunes gens les plus lettrés » (filologwtatoi twn neaniskwn), enthousiasmés, se pressent autour du philosophe, bientôt suivis par des adolescents (meirakia) enfin d'autres jeunes (neoi) qui délaissent plaisirs (hdonai) et occupations (diatribai) pour l'écouter. Cicéron mentionne les *adulescentes* Scipion Émilien (30 ans)[37], Caius Laelius Sapiens (30 ans)[38], Lucius Furius Philus[39], Publius Mucius Scævola[40] : c'est toute la jeune

---

33 Carlos Lévy, « Scepticisme et transcendance chez Cicéron dans le *De re publica* et les *Tusculanes* : une continuité paradoxale », in Aldo Setaioli (a cura di), *Apis Matina. Studi in onore di Carlo Santini*. Università di Trieste : EUT Edizioni, 2016, p. 415-430 ; et « Opinion et certitude dans la philosophie de Carnéade », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 58, fasc. 1, 1980. Antiquité - Oudheid. p. 30-46 ; doi : 10.3406/rbph.1980.3272http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1980_num_58_1_3272.

34 *Ibidem*.

35 Constant Martha, *Etudes morales sur l'Antiquité*, « Le philosophe Carnéade à Rome ». Paris : Hachette et Cie, 1896, 368 p. http://www.mediterranee-antique.fr/Auteurs/Fichiers/MNO/Martha/Etudes_morales/EM_3.htm.

36 *Ibidem*.

37 Général et homme d'État romain (-185 -129), deux fois consul (-147 -134), censeur (-142), ami de Polybe (l'otage de son père Paul Emile, vainqueur de Pydna), destructeur de Carthage (-146) puis de Numance (-133), mais aussi chef de l'aristocratie sénatoriale et donc adversaire de Ti. Gracchus. Imprégné et épris de culture grecque, on lui reconnait néanmoins les vertus typiquement romaines, le courage au combat, l'éloquence, un talent pour la politique et le désintéressement. Il meurt mystérieusement en -129. Cicéron le met en scène dans plusieurs de ses dialogues : *De Republica* (« Le songe de Scipion »), *Cato major de Senectute*, *Laelius de Amicitia*.

38 Ami du précédent, acquis aux enseignements stoïciens de Diogène et Panetios, admiré pour sa frugale simplicité qui lui vaut le *cognomen* de *sapiens* (Cicéron). Consul en -140, il tente en vain de s'opposer à la confiscation de l'*ager publicus* par les *optimates* au détriment des citoyens pauvres. Apparait dans les mêmes dialogues de Cicéron aux côtés de son ami Scipion.

élite romaine qui se laisse « séduire »[41], approuvant et adoptant la modernité des propos et de l'expression proposés par l'ambassadeur d'Athènes[42]. Nous voici au cœur du problème.

Laissons de côté les débats qui ont longtemps agité le monde universitaire, récemment éclairés, sans être tranchés, par l'Autrichien Erich Gruen[43] (Berkeley), et les Français Jean-Louis Ferrary[44] (Paris 1) et Carlos Lévy[45] (Paris 4) : les conférences de Carnéade ont-elles été prononcées devant le Sénat ou ailleurs ? Dans quelle mesure les informations fournies par la doxographie sont-elles fiables – en l'absence des textes originaux ? Au-delà de ces controverses, il existe aujourd'hui un consensus des historiens sur le contenu des exposés.

Dans le premier discours en faveur de la justice, le moins connu, certains éléments indiquent que Carnéade a exposé les théories de Platon, d'Aristote et des stoïciens établissant l'existence d'un droit naturel, d'une loi universelle, invariable, qui en tous temps et en tous lieux s'imposent à la conscience du genre humain : la justice en relève.

---

39 Ami des deux précédents, il doit son *cognomen* Philus à son amour de la culture grecque. Consul en -136, il est envoyé l'année suivante en Hispanie où il rejette à la demande du Sénat le traité imposé par les Espagnols. Orateur lettré qui pratique la méthode des académiciens, mis en scène par Cicéron (*De Republica*), c'est aussi un savant féru d'astronomie.

40 Célèbre jurisconsulte considéré comme l'un des trois fondateurs du droit civil romain, il est consul en -133. Après avoir été sollicité par son ami Ti. Gracchus pour son projet de loi agraire, il incite le Sénat à renoncer à la violence contre Gracchus, en vain. De -130 à sa mort en -115 il est Pontifex Maximus.

41 Au sens premier de *seducere*, « emmener à l'écart, séparer », autant qu'au sens second de « séduire ».

42 Dès lors de nombreux jeunes aristocrates vont partir étudier dans des écoles philosophiques d'Athènes. L'épicurisme, et surtout le stoïcisme vont avoir droit de cité à Rome. La « raison » entre à Rome, l'esprit critique naît, voir Cl. Moatti, *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République. IIe-Ier siècle avant Jésus-Christ*. Paris : Seuil, coll. Des travaux, 1997, 552 p.

43 Erich S. Gruen, *Studies in Greek culture and Roman Policy*, *op. cit*.

44 J.-L. Ferrary, « Le discours de Philus (Cicéron, *De Republica* III, 8-31) et la philosophie de Carnéade », *REL*, 55, 1977, p. 128-156 et « Le discours de Lélius dans le troisième livre du *De Republica* de Cicéron », *MEFRA*, 1986, p. 745-771, repris dans sa thèse, *Philhellénisme et impérialisme, Aspects idéologiques de la conquête romaine dans le monde hellénistique*. Rome : Ecole française de Rome, 1988, 690 p., p. 351-381.

45 C. Levy, « *Cicero Academicus*. Recherches sur les *Académiques* et sur la philosophie cicéronienne », *Topoi*, volume 5/2, 1995, p. 647-658 ; « Scepticisme et transcendance chez Cicéron dans le *De Republica* et les *Tusculanes* : une continuité paradoxale », art. cité.

La tradition doxographique en revanche, grâce à des passages épars de Cicéron[46], complétés par Polybe[47], Plutarque[48], Aulu-Gelle[49], Lactance[50], permet de recomposer peu ou prou le second discours contre la justice. Dans cette antithèse[51], Carnéade nie l'existence de cette loi commune à tous les hommes. S'il existait un droit naturel, dit-il, les hommes, qui s'entendent par exemple sur le chaud et le froid, le feraient aussi sur le juste et l'injuste ; or le monde témoigne de la diversité d'opinions et de croyances en ce domaine – argument qui sera repris, notons-le, par Montaigne et Pascal[52]. Dans un deuxième temps, l'Académicien montre que la sagesse ne peut cadrer avec la justice. La sagesse, dit-il, est l'instinct légitime qui nous fait défendre nos intérêts ; la justice est la vertu qui se sacrifie aux autres. Si on est sage, on n'est pas juste ; si on est juste, on n'est pas sage[53]. Carnéade transpose alors le débat au plan politique, le droit étant le même pour les nations que pour les individus. Quel est, dit-il, l'État

---

46 Cicéron (-106 -43), *De Republica*, III, 4, 9, 12, 13, 14, 15, 17 ; V, 16 ; *Académiques*, II, 30, 42 et 45 ; *Tusculanes*, V, 31, etc.

47 Polybe (-206 -124), *Histoires*, XII, 26, c.

48 Plutarque (46 125), *Vies parallèles*, « Caton », « Lucullus », « Cicéron ».

49 Aulu-Gelle (123 180), *Nuits attiques*, VII, 14.

50 Lactance (250 325), *Institutions divines*, V, 14.

51 Selon l'usage néo-académicien, le second discours est celui que l'orateur souhaite personnellement défendre, François Renaud, « L'analogie platonicienne individu-État dans le *De Republica* de Cicéron : méthode antilogique et fondement de la justice », *PLATO, The electronic Journal of the International Plato Society*, n° 11, 2011 ; http://gramata.univ-paris1.fr/Plato/article100.html.

52 Montaigne : « Pour juger des apparences que nous recevons des sujets, il nous faudrait un instrument judicatoire ; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration ; pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison ; aucune raison ne s'établira sans une autre raison : nous voilà à reculons jusques à l'infini » (*Essais*, II, 12), et Pascal, bien sûr : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. Les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà » (Fragment *Misère*, 9/24)…

53 L'argumentaire de Carnéade se serait développé ainsi : « Vous avez à vendre un esclave vicieux ou une maison insalubre. Révélerez-vous à l'acheteur les vices et les défauts que vous seul connaissez ? Si vous le faites, vous serez un honnête homme, mais vous passerez pour un sot ; si vous ne le faites pas, on vous trouvera sage, mais vous serez un trompeur ; tu as fait naufrage, et sur la mer, sans témoins, tu vois un plus faible que toi cramponné à une planche qui ne peut soutenir qu'un seul homme. Si tu lui laisses la planche, tu es juste ; si tu la lui arraches, tu es sage. De pareils problèmes moraux étaient faits pour intéresser les Romains, hommes d'affaires, acheteurs et vendeurs, fort regardants », Constant Martha, *Etudes morales sur l'Antiquité*, « Le philosophe Carnéade à Rome », *op. cit.*

assez aveugle pour ne pas préférer la sagesse – et donc l'injustice – qui le rend puissant, à la justice qui le rendrait esclave ? Alexandre, ajoute-t-il – le détour par l'exemple grec en réduit l'insolence – aurait-il pu étendre son empire sur l'Asie s'il avait respecté les possessions du Perse ? Et les Romains eux-mêmes, s'ils sont devenus maîtres du monde, est-ce par la justice ou par la sagesse ? Si les Romains voulaient être justes, il leur faudrait restituer leurs conquêtes, retourner aux cabanes des premiers temps, redevenir misérables. Sans doute ont-ils agi dans l'intérêt de la patrie ; mais qu'est cet intérêt, sinon la ruine d'autres peuples en étendant l'*ager romanus* par la violence ? La politique montre donc l'irrévocable contradiction entre la sagesse et la justice, car du point de vue de l'État, l'intérêt commande d'agrandir son territoire et d'accroître ses richesses. En foi de quoi, si les Romains ont pillé le monde[54], pourquoi seraient-ils sévères pour les Athéniens qui n'ont pillé qu'une petite cité[55] ! Cette brillante dialectique aurait provoqué le choc culturel de l'ambassade de -155.

Est-ce pour sa dénonciation de l'impérialisme romain, ou parce qu'elle nie la valeur traditionnelle de *justitia* qui soutient la culture romaine ?

On a avancé que sous couvert de philosophie, Carnéade avait discuté devant l'élite romaine des justifications même de la conquête et de l'Empire romains. Mais certains spécialistes, dont Jean-Louis Ferrary, ont montré à juste titre qu'il fallait, sur cette interprétation, faire la part des ajouts opérés par Cicéron. Du reste, il est peu probable qu'une telle critique de l'impérialisme ait alors gêné les Romains peu réceptifs à ce genre d'argument : au IIe siècle en effet, Rome ne juge pas sa politique étrangère impérialiste, mais simplement défensive[56], et prétend faire preuve d'*humanitas* envers les vaincus. La critique de la domination impériale est beaucoup plus efficace en revanche à l'époque de Cicéron. Les politiques du moment se moquent de la justice absolue, n'ont cure de ce qu'elle est, n'en tiennent aucun compte. La guerre, ils l'ont faite et la font

---

54 L'ambassade a lieu treize ans après Pydna et l'immense pillage qui l'a suivie…

55 « Si la *doxa* colportait qu'Oropos avait subi un tort contraire à la Justice, et si ce jugement était rendu dans la justification officielle d'un décret sénatorial, on comprend pourquoi Carnéade s'est efforcé de mettre en question cette *doxa* et de pousser Rome, les "représentants de la Justice", à la contradiction », Olivier Terwagne, « Interpréter l'ambassade des trois philosophes en 155. Mise au jour de nouveaux fragments de Polybe ? », *LEC*, 75, 4, 2007, p. 347-379.

56 C. Saunders, "*The Nature of Rome's Early Appraisal of Greek Culture*", *Classical Philology*, 39 (4), 1944, p. 209-217 et M. Hammond, "*Ancient Imperialism: contemporary justifications*", *Harvard Studies in Classical Philology*, 58/59, 1948, p. 105-161. En français : Ella Hermon, « Qu'est-ce que "l'impérialisme romain" pendant la République ? », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 10, 1984, p. 259-267 ; doi : 10.3406/dha.1984.1627 http://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_1984_num_10_1_1627, et Hugo Castignani, « L'impérialisme défensif existe-t-il ? Sur la théorie romaine de la guerre juste et sa postérité », *Raisons politiques* 2012/1 n° 45, p. 35-57 ; doi 10.3917/rai.045.0035.

selon la morale romaine. Ce n'est pas la « justice », mais bien la « sagesse », qui poussera Servius Sulpicius Galba à massacrer trente mille Lusitaniens désarmés (-150), Scipion Émilien à anéantir les villes rivales de Rome, Carthage et Numance (-146 et -133), le consul Lucius Furius Philus à rompre traîtreusement le traité avec Numance (-136), et Caius Laelius Sapiens (« le sage » !), à poursuivre jusqu'au massacre inique Tiberius Gracchus et ses partisans (Ill. 7).

Ill. 7 – Assassinat de Tiberius Gracchus
B. Herder, gravure sur métal, 1842

Tous ces auditeurs enthousiasmés par Carnéade se sont conformés, dans l'action, à la « sagesse » – et non à la « justice » – telle que l'entendait l'Académicien. Ce n'est donc pas l'argument anti-impérialiste qui les a impressionnés, et la critique de Carnéade n'a provoqué chez les Romains ni prise ni crise de conscience. N'était-ce pas d'ailleurs une mission de *deprecatio* (détourner par des prières, solliciter instamment) qu'accomplissaient les philosophes ? Carnéade

aurait-il pu ruiner l'objectif de sa mission en insultant délibérément ses hôtes par la dénonciation de leur politique extérieure[57] ?

Pourquoi dès lors la rhétorique de Carnéade scandalise-t-elle certains Romains ? Parmi les contempteurs[58], le plus notable n'est autre que le vieux Caton. « Caton, écrit Plutarque, vit avec peine cet amour des lettres s'introduire dans Rome. Il craignit que la jeunesse romaine, tournant vers cette étude toute son émulation et toute son ardeur, ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire et de se distinguer par les armes […] En cela, il agissait non par une inimitié personnelle contre Carnéade, mais par une opposition décidée à la philosophie, par un mépris affecté, et dont il se faisait gloire, pour les muses et les disciplines grecques »[59]. La doxographie évoque complaisamment l'antihellénisme radical du censeur s'opposant au philhellénisme du cercle des Scipions, redondance de l'antagonisme entre la pensée grecque et le *mos majorum* décrit par Cicéron dans les passages du *De Republica* qui du reste, un siècle plus tard, réécrivent les discours de Carnéade[60].

Cette interprétation est à replacer dans l'histoire de l'hellénisation de l'*Urbs*[61]. Depuis le Ve siècle, Rome est soumise à l'influence religieuse de la Grèce[62] qui aboutit au lectisterne de -217[63] et ouvre, au IIe siècle, sur l'emprise

---

57 « Sans doute Carnéade a-t-il été partagé entre le désir d'atteindre son objectif, c'est-à-dire la diminution de l'amende, voire sa suppression, et le désir de maintenir intacte son image de grand philosophe sceptique », Evangeline Zephyr Lyons, *Hellenic Philosophers as Ambassadors to the Roman Empire: performance, parrhesia, and power*, *op. cit.*

58 « Les vieux sénateurs s'armèrent de toutes les autorités des usages pour repousser des spéculations qu'ils déclaraient dangereuses et qu'ils dédaignaient comme futiles », écrit Benjamin Constant, *Mélanges de littérature et de politique*. Paris : Pichon et Didier, 1829, 498 p., p. 6.

59 Plutarque, *Vies parallèles*, « Caton », XXXV.

60 En inversant leur ordre : Philus plaide d'abord contre la justice, Laelius ensuite pour la justice, Cicéron, *De Republica*, livre III, fragments.

61 Danièle et Yves Roman, avec la collaboration de Fabrice Delrieux, *Rome et l'hellénisme (IIIe-Ier siècle av. J.-C.)*. Paris : Ellipses, coll. Le monde : une histoire, 2005, 312 p. et Jean-Louis Ferrary, *Rome et le monde grec : choix d'écrits*. Paris : Les Belles Lettres, coll. Epigraphica, 2017, 592 p.

62 En -495 est inauguré à Rome un temple dédié à Mercure, divinité qui provient du mélange du dieu étrusque Turms et de l'Hermès grec. En -484, on dédie sur le forum un temple aux Dioscures, les jumeaux grecs cavaliers et guerriers Castor et Pollux. Un cas plus ambigu est l'accueil d'Hercule assimilé à l'Héraklès des Grecs, peut-être imprégné du Melkart phénicien. Apollon, d'abord étrusquisé en Aplu, est importé en -433. Sa fonction guérisseuse est récupérée par son fils Asclépios-Esculape. Quant à Apollon, devenu le dieu que l'on invoque pour qu'il permette l'installation à Rome des dieux étrangers, il patronne aussi le *ritus Graecus* : selon John Scheid, l'adoption du *ritus Graecus* a en partie des motifs politiques : les Romains laissent ainsi entendre qu'ils sont depuis très longtemps associés à la culture grecque, etc.

sans partage de la pensée, de la littérature et de l'art grecs sur la culture romaine. Les trois guerres macédoniennes et à la conquête de la Grèce[64] génèrent un afflux massif de richesses dans la capitale, qui permet aux jeunes aristocrates abordant le *cursus honorum* de développer le nombre de leurs clients – futurs électeurs et/ou nervis – qu'ils s'attachent en faisant étalage de *fides* (assistance), *diligentia* (attention), *gratia* (faveur), *officium* (devoirs d'une fonction). La nécessité de convaincre puis défendre ces clientèles surnuméraires et interlopes, de se défendre soi-même devant les *quaestiones perpetuae* (tribunaux permanents, -149), plus généralement de se distinguer au Sénat, exige l'intégration, à Rome, de la rhétorique grecque, jugée à juste titre plus performante que l'éloquence traditionnelle de l'aristocratie sénatoriale. D'où le recours aux précepteurs grecs : arrivés à Rome avec les livres de la bibliothèque de Persée, ils dispensent à certains jeunes aristocrates une paideia qui les initie à la culture grecque. L'Ambassade s'inscrit dans cette « seconde hellénisation » de Rome du IIe siècle, dans laquelle jadis, à la suite du philhellénisme allemand du XIXe siècle (Niebuhr, Hegel, Thiersch etc.), on a voulu voir un point de rencontre entre la Grèce abstraite et la Rome concrète, sur le mode de la complémentarité : aux Grecs, la pensée et les arts ; aux Romains, l'agriculture, l'administration et la guerre, vision héritée des Lumières pour lesquelles la philosophie est le processus rationnel qui sort l'homme de l'impuissance en luttant contre l'obscurantisme de la tradition. Benjamin Constant n'a-t-il pas théorisé cette opposition entre progrès et réaction[65] ?

Or cette « hellénisation des mœurs » est lue aussi comme une « crise » des valeurs romaines. Car la résistance des valeurs traditionnelles, illustrée par le scandale des Bacchanales (-186), l'affaire des livres pythagoriciens (-181), des mesures successives d'expulsion de philosophes grecs (-161[66], -154[67]), et des lois

---

63 Le lectisterne organisé après la défaite de Trasimène est un rite d'origine grecque qui consiste à offrir un banquet aux 12 grands dieux du panthéon représentés par des statues couchées sur un lit de parade. Les Romains ont déjà accompli ce genre de cérémonie, mais en -217, l'originalité tient au fait que les douze dieux sont appariés selon la mythologie grecque : Jupiter et Junon, Mars et Vénus, etc. L'application de ce schéma grec traduit la reconnaissance officielle de l'assimilation du panthéon romain au panthéon grec. Désormais, la religion romaine de la fin de la République s'enrichit de la mythologie grecque, ce qui va alimenter les arts et les lettres.

64 Si bien qu'à partir de -167, tous les *ciues cum suffragio* sont dispensés du *tributum ex censu*.

65 Benjamin Constant, *Des réactions politiques*. Paris : sn, 1796, 110 p., http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6267088v/f14.image.

66 Les années qui suivent la fin de la troisième guerre de Macédoine voient l'arrivée de nombreux professeurs grecs en Italie, qui contrôlent l'éducation de l'élite. Leur expulsion en -161 a peu de conséquences pratiques, des maîtres grecs continuent à demeurer à Rome. La mesure avertit symboliquement que les *principes* sont déterminés à préserver les valeurs nationales en surveillant l'infiltration des valeurs étrangères.

somptuaires promouvant la frugalité romaine d'antan (-182[68], -161[69]), n'est qu'un combat d'arrière-garde[70]. Cette lecture initiée par Pline l'Ancien et Plutarque s'intègre dans une philosophie de l'histoire décliniste reprise par de nombreux historiens modernes, dépeignant une Rome corrompue par les arts grecs, l'épicurisme et… les sophismes de Carnéade, qui sapent les valeurs de *fides* ou d'*auctoritas*, fondements d'une parole légitime.

L'ambassade de -155 génère dès lors trois récits interprétatifs possibles[71]. Premier récit : la philosophie grecque est rejetée à Rome au nom du *mos maiorum*. Selon la tradition qui remonte à l'antiquité et fait écho jusqu'à nos jours, l'Ambassade provoque et révèle l'hostilité de la *nobilitas* à la philosophie, jugée dangereuse pour le lien social et le pouvoir aristocratique : Caton fait expulser les philosophes.

Deuxième récit : l'Ambassade est au contraire le signe de l'accueil favorable de la philosophie par les *principes ciuitatis*. C'est l'opinion de Cicéron qui ne rapporte jamais la moindre animosité contre les philosophes ni une quelconque opposition entre Scipion et Caton[72], contrairement à Plutarque et d'autres. Il est vrai que le projet de l'orateur est de légitimer le rôle du philosophe sur l'espace public, en une dernière tentative pour sauver la république de la menace du

---

67 Ce décret de pure forme ne désigne que deux philosophes épicuriens, Alkios et Philiscos, dont l'école n'était pas représentée dans l'ambassade de -155, et qui servent sans doute de boucs émissaires. Peut-être a-t-on craint que certains Romains se tournent vers la secte dont le programme était la recherche du plaisir, l'année même où les censeurs décident la construction du premier théâtre en pierre de Rome. Alors que la construction est commencée, elle est brutalement arrêtée par un discours de l'ancien consul P. Scipio Nasica, qui dénonce les effets nocifs du théâtre sur le caractère et la morale romains : il paraît donc déplacé que les Romains s'accoutument aux plaisirs grecs. Cette décision diffuse un message semblable à celui de l'expulsion des épicuriens. Des traditions romaines peuvent accepter l'instruction au sein d'écoles philosophiques considérées comme sérieuses, mais condamnent la doctrine épicurienne du plaisir, illustrée par les plaisirs du théâtre.

68 Une année avant l'affaire des livres pythagoriciens (-181), le tribun G. Orchius faisait voter la première loi somptuaire limitant le nombre des convives (*lex Orchia*).

69 La *lex Fannia* borne la dépense à cent as par repas ; en -142, la *lex Didia* étend cette législation romaine à l'ensemble de l'Italie. Difficiles à faire appliquer, ces lois – toutes de posture – veulent montrer que la classe dominante souhaite contenir l'influence de la richesse venue de l'Est.

70 Voir là-dessus les analyses d'Erich Gruen, *Studies in Greek culture and Roman Policy*, *op. cit.*

71 Olivier Terwagne, « Interpréter l'ambassade des trois philosophes en 155. Mise au jour de nouveaux fragments de Polybe ? », art. cité.

72 Cicéron reproche au descendant de Caton l'Ancien, Caton d'Utique, son contemporain, d'avoir figé l'image de son aïeul par un excès de rigidité et d'austérité, Laure Hermand-Schebat « Entre figure historique et construction littéraire : Caton l'Ancien chez Cicéron (*Brutus* et *De senectute*) » 2009. <hal-00365214>.

pouvoir personnel des *imperatores*. Il précise : « Ces philosophes qui n'avaient jamais pris la moindre part au gouvernement […] on ne les aurait assurément jamais tirés de leurs écoles et choisis pour cette mission si certains personnages de premier plan, à cette époque, n'avaient eu le goût de la philosophie »[73] : il y avait donc une fraction de l'aristocratie ouvertement philhellène. D'autre part la décision des Athéniens d'envoyer des philosophes suggère que de leur côté ils avaient des indices que de tels ambassadeurs ne seraient pas fâcheusement accueillis. Enfin, Plutarque lui-même note que Caton est nourri d'hellénisme, et que son hostilité est une position politique et non une ignorance de la culture grecque, qu'il se limite à bannir de son programme éducatif. C'est aux « hellénomanes » que s'oppose Caton, les sénateurs Aulus Postumius Albinus qui introduit les ambassadeurs au Sénat[74] et Gaius Acilius, rédacteur d'une histoire de Rome en grec qu'il ancre ainsi dans une généalogie grecque, et qui sert alors d'interprète[75]. Paul Veyne va jusqu'à affirmer qu'il faudrait considérer l'ancien censeur comme l'un des principaux artisans de l'hellénisme et l'ancêtre spirituel de Cicéron[76] !

Cela nous conduit au troisième récit, synthèse des deux premiers : la philosophie grecque n'est pas rejetée à Rome, mais seulement une certaine philosophie, celle qui s'oppose à la morale prescriptive du *mos maiorum* adossée aux concepts d'*auctoritas* et de *justitia*. Une partie des élites de la République finissante projette d'utiliser cette philosophie de trois façons : comme un auxiliaire apte à fonder rationnellement le *mos maiorum,* comme un exercice pratiqué dans l'*otium* et non sur l'espace public du *negotium* et, enfin, comme un outil rhétorique[77]. Selon Carlos Lévy « la philosophie, exilée à Rome, a perdu son caractère d'absolu pour n'être plus que la compagne omniprésente, mais

---

73 Cicéron, *Tusculanes*, IV, 5.

74 Les deux consuls étant absents – Scipion Nasica est en campagne en Dalmatie, son collègue Marcellus en Ligurie – c'est Aulus Postumius Albinus, préteur urbain (*cos.* 148), qui reçoit les philosophes et préside les séances au Sénat.

75 À Rome, Cicéron le rapporte, il est d'usage de recourir à un interprète même lorsque l'ambassade étrangère s'adressant au Sénat s'exprime en grec et peut donc être comprise des sénateurs romains, dont la compétence en grec est établie. Toutefois, ces sénateurs auraient-ils saisi un discours philosophique complexe, formulé avec l'éloquence furieuse de Carnéade ? Bruno Rochette, « Grecs et Latins face aux langues étrangères. Contribution à l'étude de la diversité linguistique dans l'antiquité classique », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 73, fasc. 1, 1995. Antiquité - Oudheid. p. 5-16 ; doi : 10.3406/rbph.1995.3999, http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1995_num_73_1_3999.

76 Paul Veyne, « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène* 106 (1979), p. 3-29.

77 Du reste, si les trois philosophes connaissent un départ précipité, au même moment Polybe et surtout Panetios – qui articule morale romaine traditionnelle et stoïcisme – restent à Rome…

subalterne, de réalités politiques ou culturelles »[78]. Il n'y a dès lors ni scandale ni expulsion, mais des hommages si éclatants qu'ils finissent par inquiéter le vieux censeur. Caton, du reste, n'exige pas l'expulsion des philosophes, mais obtient simplement que le Sénat écourte le débat pour hâter le départ des ambassadeurs. Convaincue par les envoyés, l'Assemblée réduit l'amende à 100 talents[79] ; selon Pausanias elle n'aurait jamais été payée[80]. L'affaire d'État terminée, les philosophes rentrent chez eux, au sommet de leur réputation. Cette dernière lecture est aujourd'hui retenue par les historiens.

Revenons à Caton : lorsqu'il condamne l'habileté rhétorique de Carnéade car l'auditeur, dit-il, ne sait plus où se trouve la vérité, il se range du côté d'une idéologie de la transparence et de l'ambivalence, qui réfère à un état où l'on procède par dichotomies absolues, où les alternances sont tranchées, à l'opposé d'une philosophie de l'ambiguïté, laquelle se définit comme une capacité à assumer les nuances, mais aussi les phénomènes de transition, voire la cohabitation des oppositions ou des tensions, y compris au sein d'un même être. Il semble que nous soyons aujourd'hui sur la ligne de Caton, surtout en période électorale, dans le contexte de ce que Laurent Vilanova, Professeur à l'Université Lumière Lyon 2, nomme « crise de stupidité », définie par l'incapacité ou l'absence de volonté d'utiliser et de développer son savoir et sa réflexion[81].

Le discours politique français pourtant ne nous a-t-il pas habitués à l'ambiguïté de la parole politique, qui dit une chose et son contraire (Ill. 8) ?

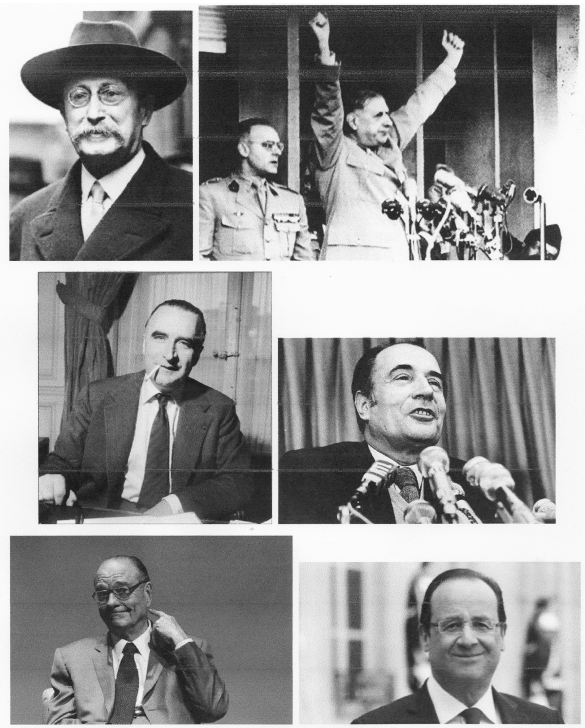
---

78 C. Lévy, « Philosopher à Rome », *Études de Littérature ancienne* 6 (1996), p. 8-20.

79 Philodème de Gadara, *Academicorum Philosophorum Index Herculanensis*, col. XXII, 34-35 et Pausanias, *Description de la Grèce*, VII, 11, 5, *op. cit.*

80 Pausanias, *ibidem*. Après ce succès partiel, les Athéniens installèrent une garnison à Oropos et furent de nouveau accusés d'abus. Oropos en appela au Sénat et à la ligue achéenne une seconde fois, soudoyant le général achéen Menalkidas pour mener une action militaire en leur nom (toutefois une inscription trouvée à Oropos et datée de -150 remercie Hiéron d'Aegeira/Egire d'être intervenu en leur faveur avec la ligue achéenne). Les Athéniens, pillant une nouvelle fois Oropos, se seraient retirés devant l'avancée des Achéens. Les Oropiens auraient alors expulsé les fermiers athéniens qui restaient, et auraient été à nouveau indépendants, jusqu'en -146.

81 Laurent Vilanova, « Economique, sociale, identitaire ? La vraie nature de la crise : une crise de "stupidité" ! », *The Conversation*, 20 avril 2017, https://theconversation.com/economique-sociale-identitaire-la-vraie-nature-de-la-crise-une-crise-de-stupidite-76298.



Ill. 8 – Une parole démocratique paradoxale

Que l'on songe à Léon Blum, opposant, pour justifier la pause de 1937, la conquête du pouvoir et l'exercice du pouvoir[82]. A de Gaulle et son fameux « Je vous ai compris »[83] ; à Pompidou annonçant le « changement dans la

[82] Léon Blum s'efforce de poser des limites à l'action du gouvernement et d'inscrire sa politique dans un cadre légaliste. Devant le congrès extraordinaire de la SFIO le 31 mai 1936, il distingue les deux notions de « conquête » et « d'exercice » du pouvoir. Les socialistes n'ayant pas la majorité absolue, ils doivent compter sur l'alliance des différentes forces de gauche. Le gouvernement doit se contenter d'exercer le pouvoir et d'appliquer le programme commun du Front Populaire, repoussant la mise en place d'une expérience strictement socialiste et révolutionnaire à l'heure où la SFIO aura réussi à conquérir le pouvoir…

[83] « Je vous ai compris » est la première phrase – et la phrase-clé – du discours prononcé par Charles de Gaulle le 4 juin 1958 du balcon du Gouvernement général, devant la foule réunie sur la place du Forum à Alger. Sur le coup, le discours donne un fort sentiment de soutien à ses auditeurs Pieds-Noirs, musulmans, et juifs qui fraternisent. L'acceptation ultérieure (1959) par de Gaulle de l'autodétermination

continuité »[84] ; à Mitterrand choisissant en 1983, au rebours du Programme commun, la rigueur qu'il présente comme une parenthèse[85] ; à Chirac, affirmant que « les promesses n'engagent que ceux qui y croient »[86] ; à Hollande confessant à deux journalistes des positions à contrepied de ses choix officiels, dans son livre *Un président ne devrait pas dire ça*[87]. Comme Caton, nous estimons que la dialectique ne permet plus de discerner la vérité : nous n'y retrouvons que les mots d'Alan Greenspan, ancien président de la Réserve fédérale américaine : « Si vous avez compris ce que j'ai dit, c'est que je me suis mal exprimé »… C'est bien le reproche que nous semblons faire à Carnéade : avoir introduit le double sens, le scepticisme là où, à nos yeux, ils ne devraient avoir nulle place : le discours politique. Tant il est vrai que notre héritage judéo-chrétien nous fait rechercher, dans une frénésie de plus en plus grande et à frais amoindris, une vérité dogmatique, dans l'ordre du temporel...

Pourtant, « ce n'est pas le doute, mais la certitude qui rend fou », écrivait le philosophe Nietzsche dans son dernier livre, *Ecce Homo*, ou bien, si l'on veut revenir à Montaigne évoqué plus haut : « Il n'y a que les fols certains et résolus »[88]. Doute et ambiguïté sont apparentés, et tous deux sont consubstantiellement et fondamentalement démocratiques. Chaque jour témoigne avec cruauté de la barbarie et de l'inhumanité de ceux qui rejettent tout questionnement et s'arcboutent aux certitudes d'un dogme.

Devons-nous dès lors stigmatiser Carnéade ? Pourquoi serions-nous plus sévères que les Romains qui l'évoquaient toujours avec admiration ? Pline l'Ancien évoquait les philosophes éminents de la célèbre députation[89] ; Valère Maxime voyait en lui un solide soldat de la philosophie[90] ; pour Lactance, c'était un homme de grand génie.

---

algérienne révèle l'ambiguïté du mot que peu d'exégètes avaient perçue et génère un sentiment de trahison.

84 C'est le slogan retenu par Georges Pompidou pour la campagne à l'élection présidentielle de 1969.

85 Le « tournant de la rigueur » désigne le changement radical de politique économique, décidé par François Mitterrand, qui contredit le Programme commun. Il est annoncé par le ministre des Finances Jacques Delors, le 25 mars 1983, au journal télévisé de 20 h d'Antenne 2.

86 Henri Queuille (1884-1970, « Le petit père Queuille ») avait dit : « Les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent ». L'aphorisme, légèrement modifié, a été repris par Charles Pasqua et Jacques Chirac en 1988.

87 *Un président ne devrait pas dire ça… Les secrets d'un quinquennat*, Gérard Davet et Fabrice Lhomme. Paris : Stock, coll. Hors collection littérature française, oct. 2016, 672 p.

88 *Essais*, I, 26.

89 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre VII, XXXI, 3.

90 Valère Maxime, *Actions et paroles mémorables*, livre VIII, 7.

Si, en réalité, on ignore dans le détail ce qu'a plaidé Carnéade, le Cyrénéen fait voir comment, avec la réécriture de l'Histoire – par Cicéron[91] et quelques autres – le désir de parole peut se confondre avec la parole du désir, nous éclairant sur le jeu avec la parole : sa vérité, son ambiguïté.

Revenons à l'anecdote du début. Souvenez-vous, apprenant qu'Antipatros, pour se délivrer des souffrances, avait avalé du poison, Carnéade dit à ses disciples : « Donnez-moi donc ainsi que je boive » ; « Ses amis, rapporte Diogène Laërce, lui ayant demandé : "Quoi ?", Carnéade répondit : "Οἰνόμελει…", du vin au miel… » !

[91] Le discours de Philus dans le *De Republica* de Cicéron (3.8-28) est censé reprendre les arguments de Carnéade, J.-L. Ferrary, « Le discours de Philus (Cicéron, *De Republica* III, 8-31) et la philosophie de Carnéade », art. cité ; Carlos Lévy, *Cicero Academicus, Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*. Rome : Collection de l'École française de Rome, 1992, 697 p.